

# Lausanne, le 16 avril 1887

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 16

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189755>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
           six mois . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin  
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en  
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —  
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**CAUSERIES DU CONTEUR**  
 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.  
 Prix 2 fr. a série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 16 avril 1887.

Huit jours bientôt se sont écoulés depuis l'inauguration des nouveaux abattoirs, dont tous les journaux de la semaine ont parlé. Néanmoins, nous ne voulons pas laisser passer cette petite fête, si charmante et si bien organisée, sans en dire quelques mots. On ne voit pas souvent un cortège offrant un coup d'œil aussi original, et composé d'éléments aussi divers que celui de lundi. Cavaliers ouvrant la marche, fanfare, magistrats et invités en habit noir, char allégorique des charcutiers, porteurs de saucissons et saucisses monstres, troupeau de bœufs gras, etc.

Les bœufs, vraiment superbes, semblaient attirer tous les regards, — n'en déplaise à ces messieurs du cortège. C'était au point que les réflexions qu'on entendait dans la foule au passage de ces animaux auraient pu faire croire un instant aux étrangers en séjour ici, que notre population ne se composait que d'affreux gastronomes, de gros goulus, de gens enfin qui ne vivent que pour manger :

- En voilà, de l'aloïau !
- Tais-toi ! et l'entre-côte !
- Te représentes-tu ce rosbif ?
- Ah ! mon cher, quel filet ! oh ! la la !

Et pas un mot pour ces messieurs !

C'est vraiment déplorable.

Les garçons bouchers, au costume coquet, bonnet et écharpe rouges, chemise blanche laissant à nu des bras à la fois rosés, dodus et nerveux, faisaient fort bon effet et attiraient aux fenêtres maints jolis minois.

Il nous ont remis en mémoire ces vers déjà vieux, et nous ne savons plus de quel poète :

A la fin du carême, un boucher se mourant,  
 A sa tendre moitié disait en soupirant :  
 « Ma chère femme, il faut épouser après Pâques,  
 Plus tôt, si tu le peux, notre grand garçon Jaques,  
 C'est un fier compagnon, heureux dans ses desseins,  
 Hardi, grand travailleur et bon à toutes mains.  
 Il sait la boucherie, accommode le monde,  
 Et vous sent son boucher d'une lieue à la ronde.  
 Voilà ce qu'il te faut, mon cœur, je m'y connais.  
 — Mon ami, reprit-elle, ah ! ma foi, j'y pensais.

Après une promenade en ville, le cortège s'est dirigé vers les nouveaux abattoirs, dont tous ont admiré l'excellente installation, qui sera désormais une garantie de plus pour la consommation et la santé publique.

En visitant les échaudoirs et tous leurs engins de tuerie, on ne peut cependant se défendre d'un sentiment de tristesse en songeant à tant d'innocents animaux qui vont y répandre leur sang. C'est là que le pauvre bœuf s'avance aussi insouciant que s'il entrait dans son étable, et qu'au moyen d'une corde passée dans un anneau attaché au sol, on abaisse sa tête puissante, et qu'il tombe comme foudroyé sous le coup du merlin.

On comprend toutes les critiques que ce spectacle a soulevées ; mais, hélas ! il ne faut voir en cela que l'impérieuse nécessité où nous sommes réduits d'égorger les animaux pour entretenir notre chair avec la leur.

Et il en a été ainsi de toute antiquité. Les Hébreux avaient déjà un goût très prononcé pour la viande, témoin ce que la bible nous dit de la table de Salomon et de sa cour, pour laquelle il ne fallait pas moins, chaque jour, de 10 bœufs gras et 20 des pâturages, 100 moutons, sans compter les daims, les cerfs, les buffles et les volailles engraisées.

Isaac, devenu vieux et pressentant sa fin prochaine, voulut manger encore une bonne viande. Il appela son fils Esaü, et lui dit : « Va à la chasse, prends-moi de la venaison et m'apprête des viandes d'appétit comme je les aime. »

On a, du reste, fait la réflexion que si nous ne mangions pas les animaux, ils se multiplieraient à tel point qu'il n'y aurait bientôt plus de place sur la terre que pour eux. Nous nous verrions forcés de céder le pas aux bêtes. C'est pourquoi l'histoire nous rapporte que Jupiter ayant séparé les espèces, permit aux poissons, aux oiseaux, aux bêtes sauvages de se manger les uns les autres ; mais qu'il ordonna aux hommes d'observer la justice à l'égard de leurs semblables.

Nous nous demandons si nous observons toujours cette dernière recommandation ?... Ah ! si nous ne nous mangeons pas les uns les autres, nous nous faisons parfois beaucoup de mal !

Ajoutons en passant que des expériences ont été faites à Birmingham, pour s'assurer du moyen le plus rapide de donner la mort aux animaux de boucherie. La commission a donné la préférence à l'abattage par la dynamite. Une faible dose de cette substance, posée sur le front de l'animal, est reliée par un fil à une batterie électrique. On appuie sur une touche et le bœuf tombe foudroyé. La mort est instantanée.

Quoi qu'il en soit, c'est un réel progrès que d'éloigner du centre des villes les scènes sanglantes de l'abattoir, qui ne peuvent guère contribuer à l'adoucissement des mœurs.

Une chose tout particulièrement intéressante dans le programme de la journée de lundi était le banquet à la Tonhalle : « Ah ! s'il n'y a pas là un fier morceau de rôti, se disait-on tout bas, il n'y en aura jamais nulle part ! » Aussi, au retour du cortège, personne ne se fit presser pour prendre place à table.

Tout était excellent, bien préparé, et tout fut attaqué avec un appétit superbe. De nombreux convives, qui s'étaient attendris quelques moments auparavant sur le triste sort des bœufs menés à la boucherie, n'étaient plus, à diner, que des végétariens de cœur, ne dédaignant point d'associer aux petits pois, aux haricots et aux tendres carottes, une confortable et succulente tranche de rosbif.

Lorsque la partie oratoire commença, on se demanda tout naturellement sur tous les bancs comment s'en tirerait celui qui serait chargé de porter le toast traditionnel à la patrie, après une matinée consacrée aux abattoirs, aux bœufs, aux moutons et aux cochons.

Eh bien, toutes ces bêtes ne déroutèrent point M. A. Demiéville, qui s'acquitta fort habilement de sa tâche, en faisant un historique intéressant de la boucherie dès l'origine, et en concluant sur le fait qu'en travaillant à donner à nos populations une nourriture fortifiante, de bonnes viandes surtout, on faisait des hommes robustes et sains, et que par conséquent on travaillait pour la patrie.

Au nombre des peintures qui décorent les murs de la Tonhalle se trouve le serment du Grütli. Les trois fondateurs de la Confédération helvétique avaient l'air de considérer avec stupéfaction tout ce qui se consommait dans cette salle, et de se dire : « Comme on mange et comme on boit aujourd'hui !... Où est le bon vieux temps ? »

Mais M. Demiéville leur répondait du regard : « Rassurez-vous, mes braves ; nous travaillons pour la patrie ! »

L. M.

Sous le titre **Piquepot et Mathurine**, M. Auguste Saulière publie l'amusante petite histoire qu'on va lire :

Piquepot avait épousé Mathurine.

Ils s'aimèrent d'abord, selon la coutume ; mais, selon la coutume aussi, leur enthousiasme conjugal s'éteignit vite. Rien n'est durable ici-bas, pas même les empires ; comment voudriez-vous exiger qu'un ménage vécut longtemps d'accord ? Un homme et une femme ont beau être bien assortis, comme Mathurine et Piquepot, par exemple : il vient un jour où, sans savoir pourquoi, l'on se trouve mutuellement toute sorte de défauts.

Les deux conjoints n'échappèrent pas à la loi commune ; leurs querelles continuelles amusèrent bientôt tout le quartier.

La femme surtout avait la langue vive ; c'était elle qui presque toujours entamait les débats. Rien ne la contentait et tout la mettait en colère.

— Que ne me suis-je rompu le cou la veille de mes noces ! disait Piquepot avec conviction.

— Je t'aurais pleuré en ce moment-là, rispota Mathurine ; faut-il que l'on soit bête !

— Tu étais charmante alors.

— Tu étais fort aimable.

— Mais que tu as changé !

— Eh ! quand une femme change, c'est toujours la faute du mari.

— De quoi te plains-tu donc ?

— Oh ! de rien. Je dois m'estimer très heureuse, au contraire. N'est-ce pas que je suis heureuse ?

— Il me semble pourtant...

— Qu'est-ce qu'il te semble ? Nous avons des caractères trop opposés, vois-tu, Piquepot. Tu ne m'as pas encore comprise, et un homme qui ne comprend pas sa femme peut être un excellent citoyen, il ne fera jamais un bon mari.

Vous remarquerez que les griefs de Mathurine étaient bien vagues, mais il n'en faut pas plus à certaines femmes pour mettre le feu aux quatre coins de la maison. Comme l'on s'accoutume à tout, excepté à la misère, Piquepot finissait par en prendre son parti. Rentier, les journées lui auraient paru terriblement longues sans la distraction de ces guerres perpétuelles. Il ne digérait jamais mieux que lorsqu'il s'était bien disputé.

Ses amis lui demandaient quelquefois :

Mme Piquepot gronde-t-elle toujours ?

— Je vous crois ! De plus fort en plus fort.

— Et comment, diable ! pouvez-vous tenir dans la compagnie d'une femme si tempétueuse ?

— Ah ! expliquait-il gaiement, je vous assure que ses colères m'amuse, au lieu de me fâcher. Vous autres, chez vous, vous ne savez que dire, tandis que Mathurine et moi nous avons toutes les minutes des sujets de contestation. A peine sommes-nous réveillés que la bataille d'injures commence.

Nous répétons bien un peu les mêmes choses ; mais il n'importe : cela fait au moins aller la conversation. Ma parole, si Dieu vengeur paralysait la langue de ma femme, je serais le premier attrapé. Plus de disputes, plus de gros mots ! Il y aurait de quoi mourir d'ennui avant la fin de la semaine.

Le propos fut rapporté à Mathurine, qui pensa méchamment :

— C'est bon à savoir ! Les injures ne font plus rien à Piquepot ; je vais essayer du silence.

Dès le lendemain, elle se tut avec obstination ; midi arriva qu'elle n'avait pas encore soufflé mot. Le déjeuner se passa dans le même mutisme. Cela devenait irritant, à la fin.

— Ton café ne vaut rien aujourd'hui ! déclara le mari.

Or, précisément, le café était le triomphe de Mme Piquepot ; elle le préparait de ses mains, elle y mettait sa gloire ; elle n'invitait jamais deux fois les gens qui oubliaient de lui adresser des compliments sur la délicieuse saveur de son moka. Ne pas en vanter le goût aromatique, c'était donc le meilleur prétexte à querelle que l'on pût rencontrer.

Mathurine, pourtant, demeura impassible.

— Ton café ne vaut rien ! réitéra Piquepot.

Nouveau silence.

— Je te répète que ton café ne vaut rien.

Le même silence continua. Mathurine savourait tranquillement sa tasse.

Vous n' imaginez pas la stupéfaction de Piquepot devant ce calme inattendu. Un miracle s'était-il opéré dans la nuit ? Sa femme était-elle devenue subitement sourde et muette ? Que signifiait un caprice si renversant ?

— Mais injurie-moi donc ! criait-il à Mathurine. Je n'ai pas épousé une statue. Tu me dois obéissance ; je te somme de me parler, poliment ou non, je m'en moque,